

# L'Ermite

*Un ermite déchaux près d'un crâne blanchi*

*Cria Je vous maudis martyres et détresses*

*Trop de tentations malgré moi me caressent*

*Tentations de lune et de logomachies*

*Trop d'étoiles s'enfuient quand je dis mes prières*

*Ô chef de morte Ô vieil ivoire Orbites Trous*

*Des narines rongées J'ai faim Mes cris s'enrouent*

*Voici donc pour mon jeûne un morceau de gruyère*

*Ô Seigneur flagellez les nuées du coucher*

*Qui vous tendent au ciel de si jolis culs roses*

*Et c'est le soir les fleurs de jour déjà se closent*

*Et les souris dans l'ombre incantent le plancher*

*Les humains savent tant de jeux l'amour la mourre*

*L'amour jeu des nombrils ou jeu de la grande oie*

*La mourre jeu du nombre illusoire des doigts*

*Seigneur faites Seigneur qu'un jour je m'enamoure*

*J'attends celle qui me tendra ses doigts menus*

*Combien de signes blancs aux ongles les paresse*

*Les mensonges pourtant j'attends qu'elle les dresse*

*Ses mains enamourées devant moi l'Inconnue*

*Seigneur que t'ai-je fait Vois Je suis unicorne*

*Pourtant malgré son bel effroi concupiscent*

*Comme un poupon chéri mon sexe est innocent*

*D'être anxieux seul et debout comme une borne*

*Seigneur le Christ est nu jetez jetez sur lui*

*La robe sans couture éteignez les ardeurs*

*Au puits vont se noyer tant de tintements d'heures*

*Quand isochrones choient des gouttes d'eau de pluie*

*J'ai veillé trente nuits sous les lauriers-roses*

*As-tu sué du sang Christ dans Gethsémani*

*Crucifié réponds Dis non Moi je le nie*

*Car j'ai trop espéré en vain l'hématidrose*

*J'écoutais à genoux toquer les battements*

*Du cœur le sang roulait toujours en ses artères*

*Qui sont de vieux coraux ou qui sont des clavaires*

*Et mon aorte était avare éperdument*

*Une goutte tomba Sueur Et sa couleur*

*Lueur Le sang si rouge et j'ai ri des damnés*

*Puis enfin j'ai compris que je saignais du nez*

*À cause des parfums violents de mes fleurs*

*Et j'ai ri du vieil ange qui n'est point venu*

*De vol très indolent me tendre un beau calice*

*J'ai ri de l'aile grise et j'ôte mon cilice*

*Tissé de crins soyeux par de cruels canuts*

*Vertuchou Riotant des vulves des papesses*

*De saintes sans tetons j'irai vers les cités*

*Et peut-être y mourir pour ma virginité*

*Parmi les mains les peaux les mots et les promesses*

*Malgré les autans bleus je me dresse divin*

*Comme un rayon de lune adoré par la mer*

*En vain j'ai supplié tous les saints aémères*

*Aucun n'a consacré mes doux pains sans levain*

*Et je marche Je fuis ô nuit Lilith ulule*

*Et clame vainement et je vois de grands yeux*

*S'ouvrir tragiquement Ô nuit je vois tes cieux*

*S'étoiler calmement de splendides pilules*

*Un squelette de reine innocente est pendu*

*À un long fil d'étoile en désespoir sévère*

*La nuit les bois sont noirs et se meurt l'espoir vert*

*Quand meurt le jour avec un râle inattendu*

*Et je marche je fais ô jour l'émoi de l'aube*

*Ferme le regard fixe et doux de vieux rubis*

*Des hiboux et voici le regard des brebis*

*Et des truies aux tetins roses comme des lobes*

*Des corbeaux éployés comme des tildes font*

*Une ombre vaine aux pauvres champs de seigle mûr*

*Non loin des bourgs où des chaumières sont impures*

*D'avoir des hiboux morts cloués à leur plafond*

*Mes kilomètres longs Mes tristesses plénières*

*Les squelettes de doigts terminant les sapins*

*Ont égaré ma route et mes rêves poupins*

*Souvent et j'ai dormi au sol des sapinières*

*Enfin Ô soir pâmé Au bout de mes chemins*

*La ville m'apparut très grave au son des cloches*

*Et ma luxure meurt à présent que j'approche*

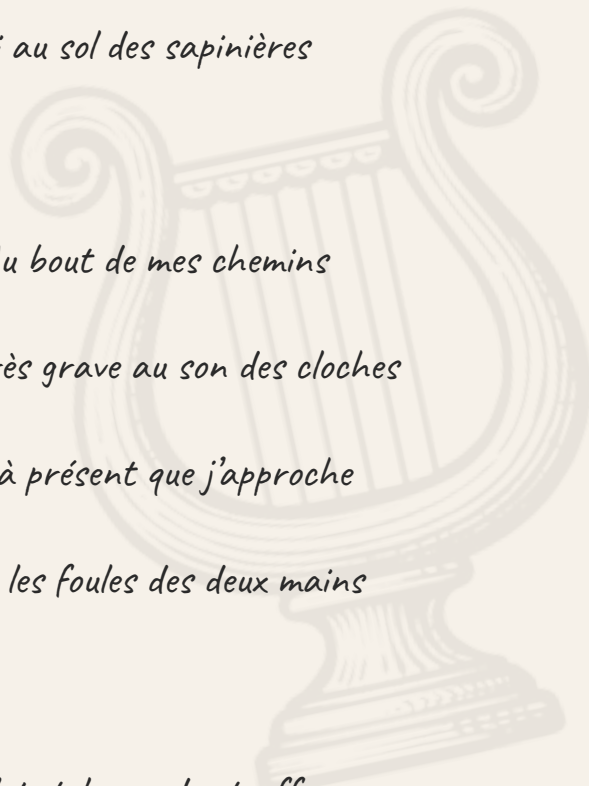
*En entrant j'ai béni les foules des deux mains*

*Cité j'ai ri de tes palais tels que des truffes*

*Blanches au sol fouillé de clairières bleues*

*Or mes désirs s'en vont tous à la queue leu leu*

*Ma migraine pieuse a coiffé sa cucuphe*



*Car toutes sont venues m'avouer leurs péchés  
Et Seigneur je suis saint par le vœu des amantes  
Zélotide et Lorie Louise et Diamante  
On dit Tu peux savoir ô toi l'effarouché*

*Ermite absous nos fautes jamais vénielles  
Ô toi le pur et le contrit que nous aimons  
Sache nos cœurs cache les jeux que nous aimons  
Et nos baisers quintessenciés comme du miel*

*Et j'absous les aveux pourpres comme leur sang  
Des poétesses nues des fées des fornarines  
Aucun pauvre désir ne gonfle ma poitrine  
Lorsque je vois le soir les couples s'enlaçant*

*Car je ne veux plus rien sinon laisser se clore  
Mes yeux couple lassé au verger pantelant*

*Plein du rôle pompeux des groseilliers sanglants*

*Et de la sainte cruauté des passiflores*

*Guillaume Apollinaire (1880-1918)*

